

LE PORTE-BONHEUR

Michel Lambert

Le ciel me regardait. Je n'aimais pas quand il me regardait comme ça. J'avais l'impression qu'il allait me jouer un mauvais tour, en tout cas qu'il se fichait de moi. Et franchement, ce n'était pas le moment. Ce qui me mettait le plus mal à l'aise, c'est que lui-même paraissait indécis, tantôt gris foncé, tantôt bleu laiteux, tantôt s'appuyant sur une colonne de soleil, tantôt sur un mur de pluie. D'une heure à l'autre, d'une minute à l'autre, il changeait d'avis, ce qui était également, à l'époque, un de mes plus gros défauts. Je ne savais sur quel pied danser, oscillant entre le oui et le non, entre le peut-être et le bien sûr. Entre prendre une décision énergique et laisser les choses suivre leur cours funeste. À en perdre la tête. Et tout cela à cause de l'autre, qui déraillait.

Je ne devrais pas parler de lui ainsi, c'est mon petit, après tout.

Mon petit et sa menotte dans la mienne, quand nous allions faire les courses, lui et moi, et que je lui désignais les noms des choses, vitrine, lampadaire, chapeau, et que je le prenais dans mes bras quand il commençait à traîner la patte. Ça, c'était mon petit. Je sens encore la chaleur de ses doigts recroquevillés. Et qu'il ne soit plus le même aujourd'hui est une autre histoire.

En attendant, ces deux-là me convenaient bien. Ils marchaient devant moi, dans ce quartier mitoyen du centre-ville. La rue était aux trois quarts déserte. Parfois une voiture, parfois quelqu'un sortant de chez lui. Nous n'étions séparés, eux et moi, que par une dizaine de mètres sur un trottoir où errait une luminosité craintive et docile, qui s'effaçait au moindre nuage. Ils allaient d'un pas régulier, un peu pressé, lui avec son trench replié sur l'avant-bras, elle portant un parapluie en bandoulière. Des gens prudents. Et décidés, cela ne faisait aucun doute. Vus de dos, ils ne manquaient pas d'allure, ni d'énergie, je les imaginais couple bourgeois bien installé. Sans problème. Ne se doutant pas que d'autres puissent en avoir. J'étais pareil, à l'époque. Quand tout allait bien.

Je les avais choisis sans réfléchir. Comme d'habitude. L'aventure se termine trop vite quand on l'anticipe dans sa tête. On se fait toute une histoire, résultat des courses : on est déçu. Mieux vaut s'en tenir à la règle qu'il n'y a pas de règle. Pas

d'arrière-pensée. Les dés roulent, et malin qui pourrait dire lequel s'imposera. Si bien qu'on s'en remet à l'instinct, et à dieu vat.

J'étais dans ma période où je filais les gens dans la rue, pris au hasard, persuadé que peut-être l'un d'eux me porterait chance. Ce qui arrivait rarement, pour ne pas dire jamais, ou alors un sourire attrapé au vol me valait récompense. Maigre récompense. Que faire d'un sourire condamné aussitôt à l'effacement ? Rêver, mais les rêves aussi s'effacent. Au bout d'un temps, je me lassais et m'asseyais découragé sur un seuil de maison, comme le font ceux qui n'en ont pas de maison, et je repensais à la mienne, si pimpante autrefois, aux miens à l'intérieur, si joyeux naguère, à mon petit, mon dieu que lui était-il arrivé ? Je pensais à tout cela jusqu'à ce que se présente un autre porte-bonheur potentiel, repéré d'emblée, avec qui devait renaître l'espoir de me voir enfin dédommagé de mes multiples déboires. C'était une façon de tuer le temps, sauf que c'est le temps qui vous tue.

Cette fois, cependant, j'avais confiance. Peut-être qu'à force de me laisser aspirer par ce couple qui ne déviait pas de sa ligne et n'attirait pas la pluie, ni les rafales de vent, une sorte de force nouvelle m'animerait et m'aiderait à remettre mon petit en selle. Mon petit. L'aîné en fait. Celui qui avait appris si vite à lire que je ne cessais de m'extasier, prenant à témoin les autres parents que, dans mon for intérieur, je plaignais d'avoir des enfants sans génie. Lui, aujourd'hui, me dépassait d'une tête. Mais il n'y avait pas que lui. Il y avait sa mère, qui semblait s'être rétrécie, il y avait sa sœur, qui n'en menait pas large, il y avait moi aussi.

Et puis il y avait les autres. Tous les autres. Ceux qui comprenaient et ceux qui ne comprenaient pas. Par exemple, ces deux-là, devant, à la démarche si ferme, si régulière, en avaient-ils des enfants ? Savaient-ils ce que signifiait trembler dès que la fièvre monte ou que les résultats scolaires se mettent à décliner ? J'aurais juré que non. Où allaient-ils, sans jamais se retourner, dans une sorte d'inafaillibilité de la démarche ? Qui sait, peut-être que leur vie était encore bien plus compliquée que la mienne et que, dans une heure ou deux, ils allaient y mettre un terme dans une chambre d'hôtel dont ils ouvriraient la fenêtre, et puis adieu la compagnie.

On a de ces idées parfois !

Tout en marchant, j'entrais dans leur histoire. En espérant que, d'une façon ou d'une autre, ils entrent à leur tour dans la mienne. Donnant, donnant. Je me disais que leur disparition devait servir à quelque chose, avoir un sens, car il fallait bien

qu'eux ou moi nous payions pour tout ce qui tournait si mal ici-bas, et qu'en se jetant du haut d'un cinquième ou d'un sixième étage, leur malheur prenant fin sur le trottoir bientôt bordé d'un ruban de sécurité, ils allègeraient l'infinie douleur de mon petit, ce pour quoi je leur serais éternellement reconnaissant.

Moi, j'avais déjà donné.

Je levai les yeux. Le ciel me regardait toujours et, décidément, je n'aimais pas ce regard. Il était menaçant, mais, il faut bien l'avouer, rien ne permettait d'imaginer que c'était à moi personnellement qu'il en voulait, moi qu'il punirait avec brutalité et cruauté. Après tout, qu'avais-je fait pour mériter une telle infortune ? Nous étions une famille heureuse, avec de bons revenus, nous allions chaque semaine au cinéma, nous partions en vacances, des kilomètres et des kilomètres parcourus en écoutant les derniers tubes sur RTL, Europe 1, ou France Inter. Sans compter toutes les fois où mon petit et moi allions sonner aux portes, faisons des blagues au téléphone, et on riait, on riait, on n'arrêtait pas de rire. Tout, à cette époque, semblait éternel. L'emploi, la maison, les enfants, dépenser de l'argent, rire, tout ce que vous vouliez, il suffisait de demander.

Quant au couple devant moi, allait-il vraiment passer à l'acte ? Il traçait sa route, toujours en lisière du centre, s'en rapprochant insensiblement. Les magasins de proximité se faisaient rares, adieu les odeurs de pain, de fleurs, de frites, apparaissaient à présent les premières boutiques de luxe, auxquelles l'homme au trench sur l'avant-bras et la femme avec son parapluie en bandoulière n'accordaient aucun regard. Qu'importent la lingerie, les dentelles et les montres Rolex quand on a décidé de renoncer à tout, de prendre le grand large. Mais si telle était leur intention, pourquoi ce trench et ce parapluie, pourquoi avoir peur de quelques gouttes quand on se prépare à affronter de face la pierre dure des pavés que d'autres ont piétinés et que d'autres encore piétineront sans savoir que c'est votre désespoir qu'ils foulent allègrement.

Et tout en pensant cela, je pensais encore et toujours à mon petit. Le grand, maintenant, une tête de plus que moi, je l'ai déjà dit, mais il restait mon petit, sauf qu'il déraillait, sauf qu'il buvait, sauf qu'il sniffait, se mutilait, sauf qu'il hurlait sur ses parents, brutalisait sa sœur. Un soir, je l'avais retrouvé assis sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, au deuxième, les jambes ballantes dans le vide. La trouille au ventre, je m'efforçais de lui parler, il ne me répondait pas, je continuais à lui

parler, comme le font les policiers dans les séries télévisées, de cette voix apaisante que j'imitais maladroitement, puis tout à coup : un mot de plus et je saute. Combien de temps encore allait-il me faire parcourir les rues comme un fou, m'obliger à poser mes fesses sur les seuils mouillés des maisons où il fait bon vivre ? Mais pas question de s'attarder, allez, debout, il me fallait suivre un nouvel inconnu à qui je n'oserais pas demander d'échanger son malheur contre le mien, ne serait-ce qu'une seconde. Un jour, j'en tuerai un, me disais-je, mais cela ne servirait pas à grand-chose, sauf que l'espace d'un instant je ne penserais qu'à mon acte, à rien d'autre, veillant à ce qu'il soit précis, définitif. Parfait en un sens.

Mon petit aussi avait tout pour être parfait, c'était, à bien y réfléchir, le problème, mais nous n'avions rien vu venir, sa mère et moi. Ni ses professeurs, ni ses meilleurs amis. Personne. Le diable ne se cache pas dans les détails mais dans la perfection, par définition inhumaine. Qui peut supporter d'être toujours le meilleur, le plus gentil, le plus serviable, le plus intelligent ? De ça justement, et de tas d'autres choses, il aurait fallu que je parle au psychiatre chez qui tant de faux amis voulaient m'envoyer, pour mon bien disaient-ils. Moi, tout ce que je désirais, c'était de pouvoir souffler un peu, de temps à autre, bénéficier d'une conditionnelle en somme. Mais non, il me fallait être parfait aussi.

Le couple a ralenti à la vue d'une terrasse surmontée d'une marquise en tissu bayadère. Du bleu, du blanc, du bleu, du blanc, et ainsi de suite. Ils se sont assis à une table et moi, négligemment, à la table voisine. J'ai tendu l'oreille. Ils n'échangeaient pas un mot. Sans doute, me disais-je, qu'il n'y avait pas grand-chose à ajouter, tout avait été préparé dans les moindres détails, formulé une fois pour toutes, leur décision – l'hôtel, la chambre au dernier étage, la fenêtre qu'on ouvre, le grand plongeon - tenait à présent lieu de loi. En silence, ils regardaient les passants, les derniers passants de leur vie, et moi je les regardais, ces gens qui savaient ce qu'ils voulaient.

J'aurais aimé prononcer les phrases qui restaient enfermées dans leur gosier, peser en toute objectivité le pour et le contre, mais c'était impossible, vu que je ne connaissais pas les motifs qui présidaient à leur projet d'en finir. Je supposai qu'ils étaient dans une situation inextricable, avec des nœuds impossibles à défaire. Je pouvais tout imaginer, inventer n'importe quoi. Une faillite qui les laissait sur la paille. Des dettes colossales. Un amour incandescent mais chacun, de son côté, était déjà

ligoté par les liens du mariage, de la parentalité. Ou bien une faute impardonnable qu'ils préféreraient expier dans l'au-delà plutôt que parmi la vulgarité ambiante.

Tout cela ne les empêchait pas de siroter leur café, le dernier de leur vie. J'enviais leur sérénité. C'était donc ça, partir ? Ce calme absolu. Soudain l'homme a pris la main de la femme, l'a enfermée dans sa paume. J'aurais voulu crier parce que personne n'avait agi de même avec moi et, de mon côté, j'avais été incapable d'affronter la douleur silencieuse de ma fille, qui, maintenant, menaçait de se barrer, se jetait dans les bras du premier garçon venu, et je n'étais plus un mari responsable mais un compagnon à l'haleine parfois chargée. Notre famille était un bateau en perdition, voilà la vérité. Nous avions tout et nous n'avions plus rien. C'est peut-être à ce moment-là que, pour la première fois, j'ai souhaité la mort de mon petit. Mon préféré peut-être, auquel cas ma faute est grande. Terrible. Mais qui n'a jamais fauté ? Mes yeux sont restés secs puis se sont emplis de larmes, je me faisais horreur mais c'était plus fort que moi.

Au bout d'un temps, j'ai touché le bras de l'homme. Comme ça. Un geste instinctif, quasi animal. Sans véritable motivation. Sinon d'être encore de ce monde. Il a tourné la tête vers moi. Sa femme a fait de même. Mais était-ce bien sa femme ? Elle aurait pu être sa sœur cadette, voire sa fille. Ou une compagne de passage, qui pense elle aussi avoir fait le tour de la question. J'aurais aimé qu'elle fût tout cela à la fois et que son regard bienveillant restât fixé sur moi le restant de mon existence.

- Oui ? a demandé l'homme en me dévisageant d'un air perplexe.

- Bien sûr, vous ne me reconnaissez pas, ai-je dit.

- Non. Désolé. Je devrais ?

- C'est normal, ai-je repris. Pas une fois vous ne vous êtes retourné. Vous aviez l'air si sûr de vous ! Je vous suivais de rue en rue. Je voulais faire de vous mon porte-bonheur. Ça m'arrive souvent.

- Je ne comprends pas, a dit l'homme sans animosité. Votre porte-bonheur ! Vous en avez besoin ?

C'était quelqu'un de poli et de doux. Il n'avait plus rien à perdre, évidemment. C'est facile quand on n'a plus rien à perdre.

Nous sommes restés face à face quelques instants.

- C'est un peu compliqué, ai-je dit.

- Essayez.

- Disons que c'est mon métier.

- Chercheur de porte-bonheur ! s'est-il exclamé. Comme il y a des chercheurs d'or ! Il suffit d'un gros lingot et l'affaire est faite, a-t-il ajouté en riant.

Il était vraiment de bonne volonté, ce monsieur bien mis, rasé de près, aux lourds sourcils domestiqués. C'est étonnant, ai-je pensé, à quel point la proximité de la mort vous rend attentif aux autres. J'ai croisé les mains, pouces sous le menton, puis j'ai rejeté ma tête en arrière, le temps de scruter le ciel qui s'était éclairci mais restait sombre aux confins, avant de revenir à ma position initiale.

- Si je puis vous aider, a-t-il dit.

- Ce n'est pas si simple.

Je me suis éclairci la gorge.

- Voyez-vous, dis-je, j'aimerais être à votre place. Mais je ne vous souhaiterais jamais d'être à la mienne. Ce serait cruel de vous demander de permuter avec moi.

Il devait me prendre pour un fou, je ne l'étais pas encore tout à fait mais je m'en approchais, j'en étais bien conscient. Peut-être que mon petit l'était, lui, fou, ou du moins psychotique. Comment savoir ? Il avait toujours refusé de consulter ; d'ailleurs il n'hallucinait pas, ce qui était certes rassurant, mais quoi alors ? Aurait-il été victime d'un pédophile, d'un racketteur, de... Depuis combien de temps ne nous étions-nous plus parlé, enfin ce qu'on appelle vraiment parler ? D'homme à homme. De père à fils.

À nouveau j'avais envie de pleurer, pourquoi ça te tombe dessus alors que tu n'as jamais rien fait de mal, du moins tu le supposes, bonhomme, mais je me suis forcé à rire en énonçant sur un ton volontairement pompeux :

- Qui renoncerait à la paix éternelle pour une guerre de tous les instants ?

- J'avoue avoir un peu de mal à vous suivre, a dit l'homme d'une voix égale, avec un léger sourire, avant de se tourner vers la femme qui hochait lentement la tête, l'air aussi désesparé que lui.

Je me sentais ridicule, mais maintenant que le train était lancé, pas question de tirer la sonnette d'alarme et de me dégonfler. Je les ai fixés l'un après l'autre, puis, les englobant dans le même regard, je leur ai dit qu'ils devaient renoncer à leur projet.

- Nous n'avons pas de projet, a dit l'homme. N'est-ce pas, ma chérie ?

- Non, aucun, a-t-elle confirmé.

- Sinon celui de nous aimer, a repris l'homme en serrant plus fort la main de sa femme.

- Oui, nous aimer.

Il y eut un long silence au bout duquel j'ai dit :

- C'est curieux, je n'ai pas encore vu passer une seule voiture.

- C'est une voie piétonne, a fait remarquer l'homme, étonné, comme s'il venait d'en prendre conscience lui-même.

Sur ce, il s'est levé, a repris son imperméable déposé sur une chaise, et l'a remis à sa place sur son avant-bras. Sa compagne s'est levée à son tour, elle a ajusté la bandoulière de son parapluie, et ils m'ont salué d'un sourire.

- Avant, a dit l'homme, il y avait beaucoup de trafic dans cette rue. On ne s'en rendait même pas compte. Maintenant, il n'y a plus de voiture, mais on met pas mal de temps à s'en apercevoir. C'est curieux, non ? Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. Laissez, c'est pour moi, a-t-il ajouté en désignant mon café.

Il a ri.

- J'allais partir sans payer.

- Le premier faux pas, ai-je dit. Quand un domino tombe...

- Les autres suivent, a-t-il enchaîné.

Voilà. C'était exactement ça. Quel avait été le premier faux pas ? J'ai eu l'impression que, pendant ces quelques échanges, la femme ne m'avait pas quitté des yeux et qu'elle formulait pour moi une de ces prières que, plusieurs fois par jour, j'adressais aux nuages pour qu'ils s'occupent un peu de mon petit. Pour que je me réveille de ce cauchemar.

J'aurais voulu que la conversation reprenne, qu'elle se prolonge pendant des heures, des mois, des années, les voir tous deux me faisait tant de bien, mais je me taisais.

Ils semblaient hésiter l'un et l'autre, soudain il s'est mis en marche et elle, qui lui donnait le bras, l'a suivi. Au bout de quelques mètres, il s'est retourné :

- Vous allez en suivre encore beaucoup, aujourd'hui ?

J'ai regardé le grand plafond de nos vies, là où, chaque matin, j'allais pointer, le cœur serré et les poings en poche, et j'ai répondu :

- Non, je rentre. J'ai fait une bonne journée.

UNE FAMILLE ORDINAIRE

Caroline Gnagnapirakasam

L'aube avait cette fraîcheur légère de la mi-juin lorsque la brise s'invita par la fenêtre ouverte. Dans le berceau, un nourrisson avait les yeux grands ouverts. Silencieux, il attendait là depuis plusieurs heures, emmailloté dans ses couvertures. Son regard fixait le plafond. Que voyait-il dans la solitude de son insomnie ? Se souvenait-il de ce qu'avaient été ces quelques mois, il a si peu de temps encore, à l'intérieur de cette bulle de chair et d'eau qui l'avait vu naître ? Comme pour chasser les fantômes du passé, le soleil, alors, quitta sa robe de nuages et darda un de ses rayons timide sur cette belle petite famille. La lumière éblouit le bébé – un garçon – qui s'agita. Ses bras et ses jambes battaient l'air comme s'ils revenaient brusquement à la vie. Puis l'excitation laissa place à l'énervement, et l'enfant se mit à hurler pour de bon. Des cris stridents, coupés seulement par la nécessité de reprendre son souffle.

Dans le lit voisin, deux formes bougèrent sous les draps. Le père se redressa et mit pied à terre. À côté, sa femme avait ouvert les yeux. Et comme à chaque fois que leur fils criait, le visage de sa mère se fermait. Alors, avant que le bruit ne l'indispose de trop, son mari rejoignit le berceau.

À l'intérieur, son fils s'empourprait avec application. Oublieux du vacarme, M. Sinclair passa les bras sous la petite forme impatiente. Son fils, son joyau. Était-ce la chaleur de sa peau ou le battement du cœur de son père ? Probablement les deux. Ses yeux regardaient sans voir, pourtant l'enfant retrouva son calme alors qu'on l'installait contre un torse à l'odeur familière. Ce n'est qu'après que sa mère, désormais assise sur le lit, se détendit. Déjà quatre mois qu'il avait quitté son ventre. Elle était reconnaissante, bien sûr, elle l'aimait, le petit, mais Dieu ce qu'il pouvait brailler ! Elle regarda son mari emporter leur fils vers le salon avec soulagement.

Un biberon entre ses doigts minuscules, Nathan Sinclair tétait goulument le sein en plastique qu'on lui avait donné. À cet instant, leur quotidien sembla tristement banal. Sauf que dans cette famille ci, pas besoin de se renvoyer la balle pour savoir qui porterait bébé. Ici, c'était toujours le tour de papa. M. Sinclair sentit tout le poids de la petite vie fragile qui reposait dans ses bras, sur ses épaules. Papa est là, mon garçon. Il veillera sur toi, quoi qu'il arrive. Son regard se perdit dans celui de son fils et il fut surpris de sa profondeur, de sa clarté. Il n'y trouva aucun fantôme, rien pour

conforter les peurs que cette grossesse avaient fait naître en lui. L'espace d'une seconde, un sanglot mourut dans sa gorge. Nathan portait aussi le sang de son père. M. Sinclair se devait de croire que ce serait suffisant.

Il était près de onze heures lorsque sa femme fit son apparition. D'un pas lent, presque chancelant, elle se dirigea vers la table. Elle avait beau dormir, encore et encore, elle était toujours fatiguée, jamais rassasiée. Elle n'essaya pas de soulever la chaise et se contenta de la tirer vers elle. Comme chaque jour depuis qu'on l'avait forcée à reprendre, elle avala une poignée de pilules et se tourna vers sa famille. Son regard placide erra sur le visage de son mari, debout devant la fenêtre, leur fils dans les bras. Alors que le brouillard tombait progressivement dans sa tête, Mme Sinclair s'obligea à se concentrer.

En contrebas, un passant leva le nez en attendant que le feu change de couleur. Son regard ne s'attarda pas sur cette scène d'intimité volée, après tout, il n'y avait là rien d'inhabituel : un salon sommairement décoré, un couple et leur bébé. Une seconde, et l'homme en costard disparut dans le flot des piétons, abandonnant les Sinclair à leur vie ordinaire.

L'inconnue du Port

Jean-Louis Guth

« Il a été emporté par la colère ! C'est ça qui s'est passé, tu peux le comprendre ça ? » Paul resta sans voix. Il regarda Jeannot poser les deux cafés sur la table et lui dit : « De quelle colère tu parles ?

— De la sienne ! Toi qui aimes les mots croisés, le courroux, ça te parle ? Et fureur en quatre lettres ça te dit ?

— Ça oui, c'est ire.

— Bon, tu vois, tout ça, la rogne, la rage, c'est la colère mon pote. Je vais même te dire, le mec il se servait de sa colère pour asseoir son pouvoir à la Fédé.

— D'accord, mais c'est pas une raison pour se tuer. »

La discussion s'interrompit avec l'arrivée de Jipé, un acteur aussi doué que drôle et grand ami de Paul. Jeannot le salua d'un clin d'œil et but son café. Paul posa sa casquette sur ses mots croisés et alluma une cigarette au grand dam de Jipé qui, bon prince, alla lui chercher un cendrier. La terrasse du Café du Port était rouge du soleil rasant. Paul, un jeune retraité qui habitait à 20 m du café, tout au bout de la jetée, venait prendre son café tous les matins à 10 h. Ses amis, ses voisins, des habitués du café, partageaient sa table pendant cinq, dix, vingt minutes, une heure au plus, entre 10 h et 11 h. L'ambiance était bon enfant, parfois électrisée par des discussions très animées. Louane, une élégante sportive qui promenait son chien, vint s'asseoir avec son ami. Paul dit tout de go : « Salut vous deux, vous avez vu pour Leberre ?

— Ouais, c'est violent. Une balle en pleine poire, hein, c'est ça ? Il devait être terriblement mal.

— Non, il était pas mal, il était en colère, dit Jeannot, conformément à son habitude de ne rien lâcher dans une discussion.

— Ça recommence, dit Paul, tu nous emmerdes. Il était en colère, si tu veux, mais il était mal. Et on ne sait rien de lui, il a toujours blindé sa vie privée alors tu parles pour ne rien dire.

— C'est bien ce que je dis, on sait rien sur lui mais je sais comment il était à la Fédé, toujours agacé, excité, exaspéré. Par contre il était jamais violent. Du moins envers

les autres parce qu'envers lui... la preuve, à force de se traîner 50 années de colère il s'est tiré une balle. En plein dans la gueule !

— Hou là ! Calmos les gars, on s'éveille tranquilles, dit Jipé en faisant mine d'être offusqué. Et toi mon Jeannot, tu vas pas t'énerver à ton tour, quand même, alors... »

Surgit la boute-en-train de la bande, actrice elle aussi, accompagnée d'Aline, l'épouse de Paul. En règle générale, quand quelqu'un arrivait, tout le monde se taisait pendant quelques secondes. Ça permettait de saluer, de commander un café, de changer de sujet. Aujourd'hui on ne changea pas de sujet. Paul questionna la jeune actrice : « j'imagine que tu es au courant du suicide ?

— Non, tu me l'apprends. Le suicide de quoi ? dit-elle en ouvrant d'immenses yeux tout en penchant la tête de côté, sa grimace préférée pour faire rigoler l'assistance.

— Ah ! Je vois que tu es en forme ! On parlait du suicide de Leberre, un élu que tu ne dois pas connaître puisque tu n'habites pas ici, mais tu peux avoir de la compassion, le gars s'est tiré une balle.

— Une balle ? dit-elle en écarquillant encore plus grand les yeux. C'est l'horreur !

— C'est bien ce que je dis, renchérit Jeannot. Il se leva, réclama le silence puis asséna, sûr de son effet : « il paraît que malgré le boulot du croque-mort, histoire d'embaumer le type refroidi, le mec continuait à exprimer sa colère sous ses paupières endormies. T'imagines ?

— Qui t'a dit ça ? N'importe quoi ! Et puis on s'en fout, dit Paul en élevant la voix. Pour calmer le jeu il demanda à la cantonade « Qui veut un café ?

— Moi ! dit Dédé qui venait de s'asseoir avec sa fille. Tant mieux, sa présence suffisait souvent à apaiser toute discussion.

— Tu continues à travailler sur les marchés ? lui demanda Aline.

— Oui. Tout l'été.

— Ton amoureux va te rejoindre ?

— Oui.

— Aline, tu vois pas qu'elle a pas envie de parler ? dit Jipé en lui passant le bras sur l'épaule.

Aline tourna sa chaise vers l'extérieur pour couper court à la provocation. Elle s'aperçut alors qu'une jeune fille d'une trentaine d'années observait la scène avec attention. Elles se regardèrent avec bienveillance puis la fille se tourna vers la jetée, sortit un carnet de croquis de son sac et se mit à dessiner. Aline, elle aussi

illustratrice, avait eu le temps de capter son visage. Elle se surprit à penser que tout en elle était rond, les yeux, la figure, la coiffure afro, seule son expression manquait de rondeur, ou plutôt de couleur. Aline quitta la table. Les autres firent de même sauf Paul qui reprit sa grille de mots croisés.

Le lendemain matin, le sujet de discussion fut le projet industriel d'extraction de sable coquillier en baie de Lannion. Un projet décrié qui mettait en péril la filière pêche et l'écosystème marin. Jipé, Jeannot, Paul et Aline menaient une conversation calme et de bon aloi tant le sujet faisait l'unanimité contre lui. Ils marquèrent une pause quand "la jeune fille à la bouille ronde", comme on l'avait surnommée, vint s'asseoir à la terrasse, une table plus loin. Elle salua le groupe d'un petit geste de la main et sortit de son sac un grand cahier à dessin et un fusain. Elle tourna sa chaise vers la grève et se mit à dessiner à grands traits, posant son regard en alternance sur les bateaux ensablés et sur son cahier. Quelques minutes plus tard Paul lança un maladroit « n'est-ce pas mademoiselle ? » resté sans effet. Jipé demanda tout bas à Paul s'il ne trouvait pas bizarre que la fille ne lui réponde pas mais il comprit que sa question n'était pas appréciée. Il se retourna vers Jeannot absorbé par la contemplation de la fille et lui demanda : « ça te fout pas la trouille, toi, son silence ?

— Ben non, c'est normal, elle dessine.

— Justement, tu trouves pas ça bizarre toi ?

— Demain t'apportes un carnet, un crayon et tu dessineras pendant qu'on discute tous. À mon avis on va plus t'entendre. »

Jipé se tut, quitta sa chaise et entra dans la salle. Il revint quelques instants après avec un café qu'il déposa sur la table de la fille qui dessinait. Elle sourit et acquiesça d'un bref mouvement de tête. Une demi-heure plus tard tout le monde se leva et chacun quitta la terrasse en passant tout près de la table de la jeune fille pour regarder discrètement le dessin qu'elle faisait, trois bateaux couchés sur le sable. Au moment où Jipé passa à côté d'elle, elle lui retint le bras, détacha le dessin de son cahier et le lui tendit en souriant timidement. Sans attendre de réponse ou de geste de la part de Jipé, elle referma son cahier, ouvrit son smartphone, le fixa un long moment et partit. Jipé, qui n'avait pas quitté la terrasse au cas où la jeune fille aurait souhaité lui parler, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle s'efface au loin.

Le jour suivant “la fille toute en ronds”, dixit Aline, ne vint pas dessiner sur la terrasse. Elle apparut le surlendemain dès 10 h, quasiment en même temps que Paul. Lorsqu’il leva la tête de son journal pour la saluer elle s’assit à sa table, face à lui, en retenant son geste, comme si elle avait attendu un assentiment de sa part. Très attentionné et respectueux de ce qu’il percevait de la fille, un désir de silence, il reprit sa lecture. Elle se leva pour aller chercher un café au comptoir. Il observa son déplacement, appréciant son allure souple et vive. Quand elle se rassit il la regarda pendant quelques secondes, essayant de voir ses yeux qu’Aline avait décrits comme deux billes noires très mobiles, vives. Un regard d’oiseau scrutateur, en cohérence avec ce qu’on savait d’elle, la seule chose qu’on savait d’elle, la passion ou le métier d’illustratrice. Il voulut prendre la parole mais, par une juste intuition, se ravisa. C’est elle qui leva la tête vers lui. Il lui sourit. Il pensa que son regard était comme atténué par une ombre légère et fluide mais très présente. De quoi le chagriner ? Pas le temps, la venue de Jipé coupa net ses pensées. Fatigué, semblait-il, par la nuit passée, il vint s’asseoir à côté de l’inconnue. Il se tourna vers elle et la salua en silence. La fille sortit son smartphone et prit quelques photos de la terrasse sans quitter sa place. Paul commença à remplir la grille de mots croisés du journal. Jeannot et Aline rejoignirent la table, chacun respectant le calme qui rendait le rituel du jour sobre et discret. Un habitué du café, qui venait pour la première fois cette semaine, se présenta à la jeune fille qui amorça un léger rictus à la commissure des lèvres. Peu après elle reprit son sac, se leva, salua la tablée d’un geste de la main à hauteur de ses yeux, puis quitta la terrasse. Tous suivirent avec un œil discret la fille qui s’en allait d’un pas nonchalant vers la plage située de l’autre côté de la jetée. Si elle s’était retournée elle aurait aperçu l’image amusante des cinq visages qui la contemplaient, chacun dans sa propre pensée, ses propres interrogations. Aline partit à son tour vers la plage. Quand elle revint, une demi-heure plus tard, on lui demanda si elle avait parlé avec la jeune fille. « Ce n’est pas un sujet, dit avec fermeté Aline, on n’a pas à savoir à tout prix qui elle est.

— On est bien d’accord mais on peut se renseigner, non ? dit Paul en entourant de son bras la taille de son épouse.

— Hé bien tu lui demandes, voilà tout.

— Tu as raison, je vais faire un tour à la plage » Il prit son journal, sa casquette et ses cigarettes et se mit à marcher promptement.

Le lendemain matin vers 10 h Paul et Aline installaient les tables de la terrasse quand la jeune fille arriva. Elle les salua poliment et vint s'asseoir dans le seul espace à l'ombre du soleil naissant. À l'ombre des autres aussi. Elle sortit son carnet et se mit à dessiner une sirène extravagante de beauté. Une fois terminé, elle offrit son dessin à Aline sans lui parler, but son café et se redressa sur sa chaise, comme pour la quitter. Paul lui dit : « Mademoiselle, nous sommes enchantés de votre présence, comment vous appelez-vous ? » La fille ne répondit pas, se rassit et dessina un visage de marin, avec la casquette, l'œil torve, la barbe, la pipe du capitaine Haddock. Elle lui tendit le dessin qu'il prit avec précaution. Au moment même où elle partait, Jipé et Jeannot débarquaient. Ils la saluèrent avec force démonstrations aussi clownesques que bouffonnes, qui ne furent suivies d'aucun effet de la part de la demoiselle. Paul et Aline cachèrent leur dessin respectif, lui dans son journal, elle dans son sac, et ne répondirent rien quand ils leur parlèrent de la fille. C'est Jeannot qui lança la discussion à voix contenue : « c'est quand même bizarre cette nana, pourquoi elle vient à notre table et qu'elle parle pas ?

— Parce qu'elle a compris le sens de notre tablée, couillon, dit Paul en allumant une cigarette.

— Elle pourrait quand même dire un petit mot, tu crois pas, on sait même pas comment elle s'appelle.

— Peu importe, moi j'aime bien les gens qui parlent pas forcément mais qui ont une âme. Tu as vu ses dessins ? Tu devrais un jour lui demander mais pour les voir il te faudra être à son écoute.

Jipé se mit à chanter comme un gamin à la récré : moi, elle m'en a donné un, un dessin, moi, elle m'en a donné un, un dessin.

— Moi je dois livrer le camping, dit Dédé qui venait d'arriver, je lui parlerai peut-être, il paraît qu'elle loge là-bas.

— Non, il faut la laisser tranquille, dit Aline, si elle ne souhaite pas parler c'est qu'elle a une bonne raison.

— Et arrêtez de flipper autour de ça, ajouta Paul.

Les recommandations d'Aline et Paul n'empêchèrent pas les digressions les plus fleuries. La fille pouvait être une sourde-muette, une échappée belle, une journaliste de Charlie-Hebdo, une accidentée de la route qui revient sur les lieux du drame, une amoureuse qui attend son prince charmant, une hippie, une fille du désert, une fille

du vent... tous les personnages dont rêvent les écrivains s'invitaient à la table avec une verve sans pareille. « Après tout, c'est là la magie de ces instants d'amitié, mieux vaut inventer cette fille que la stigmatiser » pensait Paul.

Au cours de l'après-midi Aline rencontra la jeune fille qui partait de la plage. Elle lui montra, bras tendu vers le ciel, les nuages qui s'amoncelaient. En réponse Aline pointa du doigt sa maison et l'invita à venir prendre un thé. Une histoire sans paroles commençait. Après la séquence du thé, Aline installa son invitée à la table de la véranda avant de partir par une pluie battante pour aller chercher son mari à Lannion. La fille quitta la maison au cours d'une éclaircie en laissant un mot, un seul, « merci » et plusieurs dessins : les reliefs de la table avec le service à thé, les sablés et le chat en arrière-plan, Aline à la fenêtre, Paul penché sur ses mots croisés.

L'enterrement d'Erwan Leberre eut lieu le lendemain au cimetière de Lannion. L'élu était une personnalité connue et reconnue sur le port mais sa vie privée avait toujours été préservée. Toute la bande du café était là. Chacun alla à tour de rôle saluer la famille, en fait, une seule personne : la jeune fille aux yeux d'oiseau. Le visage en partie voilé par une dentelle noire tombant de sa coiffure afro, elle remit à chacun un dessin très personnel. Sans dire un mot elle enlevait une page choisie dans son carnet et l'offrait à la personne en la regardant avec intensité. Quand vint le tour d'Aline elle concéda une étreinte chaleureuse et lui remit son carnet de croquis après en avoir détaché une page qu'elle remit à Paul. Elle lui tendit une main timide qu'il serra affectueusement. Elle leva le voile. Paul scruta son regard et découvrit un ciel sans nuage. Rasséréné, il la raccompagna avec Aline jusqu'à la sortie du cimetière. Ils se saluèrent et la jeune inconnue s'en alla de son côté. Plus personne ne parla d'elle au Café du Port. Bien des années après Paul relit parfois la dédicace de son dessin : « Mon père était un homme en colère. Dommage qu'il n'ait pas été des vôtres. »

Le parfum du silence

Marta Tacchetto

Encore, en ce moment-là, elle n'y pensait pas. Mais après tout, à la regarder, t'aurais dit qu'elle était heureuse. Alors, peut-être qu'elle n'avait juste pas encore compris, en réalité.

Elle était seule, ce soir-là, se promenant le nez au vent, captée par la lumière et par la solitude magique de cet endroit qu'elle aimait tant, si bondé et animé le jour, maintenant si taciturne. Tout à ses yeux était magie, à cet instant-là. La basilique devenait, maintenant, une magnifique protagoniste, presque sévère, sur la place déserte, seule lumière dans cet air noir, illuminée de telle sorte qu'elle semblait, suspendue, voler ; et dans cette lumière le clocher paraissait se baigner, immense, élané, cherchant fièrement le ciel.

Par hasard elle s'était trouvée à se promener dans ce coin de la ville, son préféré, cet après-midi-là d'octobre ; pas hasard elle était parvenue au petit cinéma de la rue, jamais très fréquenté par les masses mais qui proposait pourtant toujours de très bons films, si recherchés ou singuliers que tu te disais que t'avais bien fait d'aller au ciné ce soir, que c'était vraiment un bon jour pour faire le plein de ciné de qualité.

Et pourquoi pas ? avait-elle pensé en parcourant la programmation du jour. Faut pas toujours le programmer, le ciné. D'ailleurs, on les voit même dans les films les protagonistes qui partent au cinéma voir n'importe quel film à n'importe quelle heure, et ça fait le charme du personnage qui vit le moment, qui vit la seconde. Moi aussi, pense-t-elle, je suis un personnage charmant ; moi aussi je vis l'instant et je veux prendre l'avion à la dernière minute et voir un film quelconque, même moche, le temps d'une immersion dans le noir de la salle, dans la lumière de cette réalité fictive, dans le silence général. Le temps de quelques heures où l'on devient inconnu avec des dizaines d'inconnus, complices d'un petit mystère à l'insu du monde, compagnons d'un petit vol vers une dimension autre, inaccessible aux sceptiques profanes qui n'ont pas voulu entrer.

Alors, avec d'autres comme elle, elle s'était laissé glisser dans l'entrée, tapissée de panneaux, d'affiches de film d'hier et d'aujourd'hui, de flyers publicitaires, de pages de journal remplies par d'importants critiques de cinéma. Elle se sentait engloutie par

un univers qui la fascinait, même si elle l'ignorait presque totalement ; un univers vraiment considérable, apparemment. Pourtant l'endroit était minuscule, et même la jeune femme qui l'accueillit lui paraissait minuscule, passionnée et aux manières délicates, lui indiquant que c'était bien en bas des escaliers à droite, que le film allait commencer dans pas longtemps, j'espère que vous allez l'adorer comme moi je l'ai adoré.

Et en queue derrière les autres elle était sortie par la petite porte noire, encore plongée dans cette bulle d'un monde autre, distant et intouchable, avec lequel détonnaient maintenant cette banalité du vrai que l'on vit, ce frais piquant d'un soir d'octobre, ces odeurs de l'heure du diner. Elle s'était éloignée des petits groupes qui s'étaient formés à la sortie sur le trottoir, pour commenter et discuter du film. Elle ne parlait pas. Elle retenait son souffle pour conserver, quelques secondes encore, la saveur de cette petite escapade.

Recroquevillée dans son manteau rouge, les mains faufilees dans les poches, Mathilde avait commencé à marcher vers... vers où, d'ailleurs ? Peu importe.

Alors, peut-être commençait-elle à comprendre.

Si fine qu'elle était, légère au point de se confondre avec cette fraîche brise d'automne, elle se prit à avancer doucement, mollement presque en croisant un pied devant l'autre, absorbée par le calme qui l'entourait, l'accompagnait.

Curieuse, elle se demandait pourquoi elle était si vide, cette place. Elles étaient où, les bandes d'adolescents bruyants, contents et présomptueux, et les couples discrets qui se soufflaient plein de doux mots, et les bourrés qui criaient, qui t'arrêtaient pour une monnaie ?

Ce silence pas commun, ce vide l'inquiétait légèrement. A droite et à gauche, discrètement, elle tentait de chercher, de fureter, de découvrir où ils pouvaient se cacher ; peut-être, pensait-elle, parlent-ils tellement bas que je ne peux pas les entendre, ou ce soir ils sont tout d'un coup timides, ou que sais-je. La moindre rumeur lui suggérait que peut-être il y avait bien quelqu'un, alors elle s'immobilisait, les yeux grands ouverts, et elle écoutait. Mais il n'y avait qu'elle, ce soir-là, à se trouver sur la place déserte.

Elle, et le bruissement des feuilles. Combien papotaient-elles, ces coquines, d'un papotage léger ; on aurait dit qu'elles jouaient, bercées, sollicitées par ce faible vent. Toh ! Il y a lui aussi, alors ! Ce bonhomme ! Il n'en peut plus de courir après ces gens

qui jamais cessent de rigoler, de jouer. Et lui, pauvre vieux, un peu fatigué, qui souffle doucement...

Alors, finalement, elle comprit.

Et s'arrêta.

Ebahie.

Non plus inquiète, non plus curieuse. Ni enfant.

Amoureuse soudainement.

De ce rien, de ce peu, de cette banalité à peine observée, inouïe, qui pourtant criait si fort.

Le vent, maintenant, jouait avec elle aussi, léger, et le noir de la nuit qui tombait l'embrassait, la drapait tendrement.

Elle n'était plus seule, ce soir-là.

Elle ne bougeait pas, soudainement artiste, pour peindre dans son âme ces couleurs, pour boire de ses yeux cette beauté infinie, pour absorber dans sa peau ces parfums, pour respirer à pleins poumons toute goutte de cet instant, tout détail de cette nuit quelconque.

Elle ne la cherchait même pas, mais elle la retrouva, cette beauté de l'ordinaire, cette splendeur de l'évidence. Dans ses veines encore elle put trouver cette émotion. Voilà la magie oubliée de la quotidienneté, le reflet retrouvé des choses vues maintes et maintes fois, des parfums inédits, des sensations trop connues.

C'est qu'une chose, à la voir continument, elle n'a plus rien d'impressionnant à montrer, plus rien d'elle n'étonne ; c'est qu'une chose, à la voir continument, elle est tellement évidente qu'elle devient rare, et on ne la voit plus. Toujours aspirant à quelque chose qui soit "plus" que la réalité, on ne voit pas ce que c'est le réel, banalement fait de choses petites, pauvres. Et on finit par se perdre car on ne voit plus ce qu'on a, ni ce qu'on n'a pas et, par conséquent, on n'a rien, on n'est rien, et on se désespère, sans penser qu'il est possible de retrouver cette pauvre richesse, évidemment, même en un instant banal d'un quelconque soir d'automne.

Mathilde se remit en marche doucement, rassasiée, compagne d'elle-même pour un moment, et de cette solitude qui ne lui faisait plus peur, complice du parfum de ce silence, et de sa rumeur invisible.

Matinée à la librairie

Bob Sinidje

La théorie veut que le premier regard trahisse le pervers somnambule. Je m'attendais à ce qu'elle me perce à jour, comme quand on démasque le menteur, le voleur, l'imposteur. Mon âme allait se noyer dans ses pupilles quand nos regards se croiseront. *Elle le sait ? Elle ne la sait pas ?*

« Eddy ! » me cria-t-elle, le sourire aussi large que moqueur. «Haha ! Tu es vraiment impossible ». Je me surpris à essayer de deviner ce qu'il y avait sous cette robe blanche parsemée de cercles rouges, qui flottait au moindre mouvement. A croire qu'elle savait quel effet ça me ferait. Elle devait le savoir. Mais que savait-elle d'autre ?

Elle le sait !

Ses petites mains s'écartèrent de son corps avant de se resserrer autour de moi. « Tu dois avoir eu une sacrée nuit, toi ».

Elle le sait.

Il n'y avait pas de vent mais j'aurais parié que ses cheveux ondulaient tous seuls. Parier ? Mettre ma main à couper qu'ils ondulaient entre les quatre murs du hall de la Lave Littéraire. Il ne fallait pas que les fidèles de cette église du livre viennent à se douter de mon inconfort dans les bras d'une femme. Je ne suis pas timide. Je ne suis pas... comment on dit ? Ce genre de personne dont le pantalon ne tient plus en place dès qu'une personne de l'autre sexe est à moins d'un mètre. Elle était à zéro.

Non. Je n'ai pas hissé le drapeau. Seul le souvenir de la veille allait me rendre un mauvais service si je n'arrêtais pas d'y penser. Que diable ! Le comble avec les pensées, plus on les refoule, plus elles persistent. *Ça ne s'est pas passé. Ça ne s'est pas passé.*

Ça s'est passé et les souvenirs sont si difficiles à effacer. Ce n'est pas comme pour un vulgaire flash disque. Tu ne vas pas simplement appuyer sur « formater » et tous tes problèmes s'envolent.

A la façon dont elle posait ses yeux sur moi, et que j'avais du mal à cligner les miens, elle devait se dire ce que je me disais.

Il sait que je le sais.

On ne choisit pas toujours le genre de vadrouilles auxquelles notre esprit peut se livrer quand nous ne le tenons pas en laisse. Et il a ses heures creuses, ses *happy hours* à lui tout seul où il est maître de tout. Ses heures où il peut s'en aller traverser les mers et laisser le reste de son corps sans surveillance. Ces heures où il a tous les pouvoirs du monde. Il peut faire se réaliser le moindre de ses vœux. S'il veut pousser des ailes, ce n'est pas la raison qui va le rappeler à l'ordre. La raison ? Il doit l'enfourer dans les tréfonds de la conscience. Parce qu'à ces heures-là, il libère le Kraken du subconscient.

Dieu sait ce qu'il a fait de cette partie de l'homme. Elle ne porte aucun secret dans sa tombe. Pire encore, elle les remonte tous. Tous sans en oublier le plus vieux. Mais peut-on vraiment reconnaître un rêveur érotique – un *érorêveur* ? – rien qu'en croisant son regard ? Qui m'avait mis cette idée dans la tête ? Pourquoi suis-je autant convaincu que ce soit vrai ?

Elle le sait ? Elle sait ce qui s'est passé.

Elle ne le sait pas.

Comment pourrait-elle lire dans mes yeux, mon rêve de la veille ? Miroir de l'âme ? S'ils l'étaient vraiment, nous saurions tellement de choses sur nos congénères. Mes yeux ne sont le miroir de rien du tout. Elle ne peut pas le savoir.

Ce sourire... il pinçait une de ses joues, avec une malice mesquine. *Elle le sait.* Sinon pourquoi elle ne dit rien ? Pourquoi cette affirmation ? *Tu as du avoir une sacrée nuit.* Elle le sait ? Elle le sait ! Mince ! Elle...

Haha ! Tu es vraiment impossible. Elle me juge. Après sa lecture de mon âme, elle me méprise. Elle me trouve moins que rien, c'est ça ? Elle croit que j'ai savouré chaque seconde de ce rêve. Qu'est-ce qu'elle en sait ?

Je sens se retirer la chaleur de l'étreinte mais je ne vois pas se dissiper ce sourire ambivalent. Elle me juge. Elle se moque ? Elle est contente de me voir. Non. Ça l'amuse. Elle sait quel effet elle me fait. Pourquoi ne pas en profiter. Je vois son regard effleurer ma braguette avant de se précipiter à nouveau vers le mien. Un peu comme si elle vérifiait si les effets de la veille avaient survécu jusqu'au matin. Puis elle revient au miroir.

Miroir ? Pourquoi en regardant dans mon miroir elle verrait mon âme à moi plutôt que la sienne ? Cette expression n'a aucun sens. Un miroir, on ne voit pas à travers, si ? Si ? Et si elle voyait autre chose ? Et si son reflet dans mon miroir était responsable de cette moquerie ? Ça voudrait dire qu'elle pense que je la prends pour un objet de luxure ? Ou... Pourquoi je serais *impossible* alors ? Et pourquoi j'aurais eu *une sacrée nuit*, moi ? Elle aurait aimé la passer avec moi ?

Elle ne le sait donc pas. Nous avons passé la nuit ensemble, ma belle. Nous avons ouvert toutes les portes que les cieux se sont permis d'avoir. Nous avons même défoncé des murs. Rien n'a été impossible hier soir. Nous n'avons pas vu le temps passer. Tu m'appartenais et j'étais ton homme. *Tu le sais ?*

« Alors raconte », dit-elle. Mon cœur fit un bond sur lui-même. *Elle le sait ?* Je lui raconte quoi ? Ma solitude ? Notre traversée des cieux ? Ce que je viens chercher dans cette librairie ? Un livre, qu'est-ce qu'elle croit. Il paraît que *Docteur Sleep* est un chef-d'œuvre. Stephen King y a réveillé tous ses vieux démons. De quoi vous flanquer tellement peur que vous allez pisser dans votre cuve. *Imagine la frousse qui*

te ferait pisser dans l'évier, qu'on m'a dit. Je suis là pour Docteur Sleep. Connais-tu seulement Stephen King ?

Ça ne doit pas être son genre. Je parie qu'elle doit faire dans les Daniell Steel. Dan Brown doit l'ennuyer à mourir et Coelho l'achève tout simplement. Je suis ici pour Stephen King. Et ne va pas t'imaginer que je vais faire semblant d'apprécier ce que tu lis. Bon, quand même, elle lit. Ça je vais apprécier. Je vais te dire que c'est intéressant que nous fréquentions la même librairie. Nous devons occuper nos week-ends presque de la même façon si nous nous retrouvons tous ici de si bonne heure.

Tu viens ici pour des livres, *right* ? Doux Jésus, je l'espère. Sinon que diable viendrais-tu faire ici ? Te moquer de moi ? Pour ça, tu devrais avoir un sixième sens assez affûté. Un septième même. Premièrement, tu devrais pouvoir deviner que j'ai rêvé de toi dans la tenue originelle. Deuxièmement, tu devrais savoir que je viendrais ici à 9 heures du matin. Tu aurais ainsi prévu ton embuscade pour simplement voir la gêne sur mon visage de puceau. Quel dessein mesquin tu avais là... Non. Tu ne sais pas.

Elle ne sait pas, right ?

Tu es vraiment impossible, toi.

Tu as du avoir une sacrée nuit, toi.

Elle le sait.

Je voyais cette main pendue devant moi. Sa robe n'était pas blanche, maculée de rouge. Ses cheveux n'ondulaient pas.

« Alors tu me salue au moins ? »

LE JOUEUR DE FLÛTE

Ganesh Gbankpan

99... 99... 99... Il s'élevait quelques mètres au-dessus de nos têtes. Et il clignotait. 99...99...99... Il s'élevait à plus de trois mètres en tout cas. Plus haut que les filets d'un panier de basket. Plus haut que la planche elle-même... Enfin, je crois. 99...99...99... Je commençais à croire que le compteur du panneau de signalisation avait quelques ratés. Les feux de signalisation venaient de passer au rouge depuis quelques secondes déjà. Mais le panneau continuait de clignoter 99...99...99... Combien de temps encore allons-nous passer sous cette énorme boule qui n'a pas conscience d'être en feu ? 99 minutes ? 99 heures ? La route était nouvellement construite. Il semblerait que la route du développement passe par le développement des routes, alors depuis, les anciennes routes sont assassinées, afin de renaître, plus belles, de leurs décombres. Sur ces routes, déambulaient des talons pleins d'estomacs, la mine serrée par une ceinture qui refusent de rompre, alors qu'à l'ère de la rupture. Mais enfin...

99...99...99... Je pouvais sentir que mon Zémidjan – ou plus communément mon Zém – était pressé par l'envie de passer ce feu rouge à la poêle. Plus loin, un militaire, – où serait-ce un policier ? Je n'ai jamais su faire la différence. – arme à la main, regardait lentement toute la circulation. Son regard, circulaire, vacillait ostensiblement d'un côté à l'autre de la voie. Un regard partagé entre celui du professeur surveillant – du haut de sa chaire – ses élèves pendant un contrôle et celui que Dieu a certainement jeté sur sa création le septième jour. Quand il vit que cela était bon. 99...99...99... Je ne savais pas s'il avait plus peur pour sa moto ou pour les deux milles francs qui auraient servi de graisse pour la patte de cet homme en uniforme, si jamais il c'était fait prendre. Ou serait-ce tout simplement pour sa vie ? Sa vie... Je venais juste de me souvenir que je ne l'avais pas regardé. J'avais beau gratter dans mes souvenirs. Je me penchai un peu pour essayer de l'apercevoir à travers les rétroviseurs. Ceux-ci ne méritaient plus que le nom, vu que celui de gauche avait désormais perdu son miroir et l'autre ne regardait plus que le minois du conducteur. Le reflet que me renvoyait le miroir était celui d'un vieux monsieur dans la quarantaine, peut-être plus. Un masque cachait le quart de son visage. Ce qui devait certainement s'appeler – pour lui – un cache-nez, cachait

maintenant un menton et une bouche. Cachait ? Couvrait plutôt. Car le bavoir, trop grand, était béant sur les côtés. Il arborait en outre une paire de lunettes solaires bien assise sur son nez. Mais où avais-je la tête ? Pas dans les nuages en tout cas. Ce ciel en était dépourvu. Juste un soleil, qui nous faisait payer notre ingratitude envers la couche d'ozone. Les mains en guise de visière, je levai les yeux vers lui. Il me fallait plisser les yeux pour le voir. Je n'y voyais rien et je clignais des yeux inutilement.

Sa vie ? A-t-il peur de mourir ? Doit-on avoir en avoir peur ? Puisque, lorsque l'on est mort, on ne le sait pas ? On ne sent plus rien, on ne souffre plus... On n'a plus à s'inquiéter de quoi que ce soit, de qui que ce soit. On n'a plus à se plaindre du manque de client dans la journée. Et surtout on n'a plus à rôtir dans la circulation, en attendant qu'un feu défectueux veuille bien passer au vert. Je relevai la tête.

99...98...97... Enfin, il était temps. Mais où allais-je ? Tanmè. La réponse venait d'être crachée par mes neurones. Comme on régurgite un morceau de quelque chose qui a un goût affreux, mais qu'on a quand même gardé dans la bouche en attendant que celui ou celle qui l'a préparé s'en aille. Ces mêmes neurones qui toute à l'heure, refusaient de me laisser voir le visage de mon Zém.

Je ne connais pas le chemin pour aller à Tanmè. Je ne sais pas là où je vais. Toutefois, je sais d'où je viens... Mais en quoi cela m'aidait-il ? En quoi cela m'aidait-il de me souvenir de là où j'ai quitté ? 96...95...94... Cela fait combien de minutes déjà que je poireautais dans ces feux et sous ce feu ? Trop longtemps déjà. Une éternité. J'avais les membres inférieurs ankylosés par la bouteille de gaz qui me pesait dessus. J'avais l'impression d'avoir le feu au derrière, et mal au dos à cause de la position inconfortable que me faisait prendre la bonbonne. Quitter Ouenlinda pour Tanmè juste pour recharger une bouteille de gaz. Que diraient mes apprenants s'ils me voyaient là, dans ces feux, mordu par le soleil, une bonbonne rouge griffée *Oryx energies* sur les cuisses ? Ils viendraient probablement le raconter en classe et j'aurais l'air bien malin. Ah, c'est dur d'être enseignant et de vivre avec sa mère en même temps. Je n'ai pas envie de finir comme ce professeur qu'incarnait Elie Semoun dans la Saga Ducobu. Enfin, bon...

93...92...91... 91 secondes... Combien cela fait de minutes ? Combien de minutes devrais-je encore passer dans ce micro-ondes ? Une minute trente-et-une seconde. Cela suffisait amplement pour battre des records. Et pendant ce temps, moi j'étais en

train de frire, paumé dans un bled que même Google ne connaissait pas. Une minute trente-et-une seconde. MJ a fait un fake-shoot, crossé un défenseur, step back, tir à trois points, buzzer beater. Combien de coups, Mike Tyson pouvait décocher en une minute trente-et-une seconde ? J'ai toujours eu du mal avec les maths, mais si je sais une chose sous cet enfer, c'est qu' $E=mc^2$. Je ne pouvais pas le démontrer, mais j'en étais certain. 90...89...88... C'est fou comme le temps passe. Tantôt il est porté par une tortue, tantôt cette tortue c'est Lulu Vroumette. 88...87...86...

Autour, il y avait quelques personnes, qui, comme moi avaient eu recours au service de ces hommes en jaunes. Ces bagnards. Avec des amis, l'on aimait à les appeler ainsi à cause des numéros dans leur dos. Je m'étais toujours demandé à quoi cela pouvait servir sans jamais oser demander. D'autres étaient sur leur propre moto – mais leur appartenait-elle vraiment ? –. Nous étions tous pareils bien que différent. Tous asphyxiés par une ceinture que nous serrons depuis quelques années, renfrognés par l'amertume de ce médicament qu'on nous administre depuis ce même nombre d'année « pour notre bien ». Essayant de survivre, chacun à sa façon en attendant le temps des vaches grasses. 83...82...81...

J'attendais donc, comme tous les autres, lorsque mes ouïes commençaient à les percevoir. Chaude, joyeuse, claire et forte. Elles allaient et venaient, changeaient de combinaison dans une harmonie toujours présente. Mais d'où venaient-elles ces notes ? J'ai d'abord cru qu'un téléphone sonnait. Un coup d'œil par derrière... De côté... L'autre côté... 78...77...76... C'est là que je le vis. Il était assis sur un petit tabouret. La première chose que j'avais regardée fut ses doigts qui se promenaient aisément d'un trou à l'autre. Ils connaissaient chaque trou et savaient lequel couvrir pour libérer telle note. Ses doigts, qui libéraient certaines notes en gardant d'autres prisonnières, étaient à la fois bourreau et sauveur. 72...71...70... Mes yeux quittaient ses doigts pour faire l'inventaire de son visage. Une paupière a demi close. Une autre servant de rideau à un œil d'un blanc laiteux. Il était aveugle. Le bec de la flûte était fiché dans deux grosses lèvres sèches. Son cache-nez – du même acabit que celui de mon Zém – était rabaissé sous son menton. Il n'était plus très jeune. Le temps avait laissé ses rides sur son visage. Qui était-il ? D'où venait-il ? Et où irait-il après son récital ? Comment était-il parvenu jusque-là ? Quand ? 65...64...63... Beaucoup de questions s'insinuaient dans mon esprit en même temps.

La mélodie qui s'échappait de cette flûte, calée entre ces lèvres, me rappelait quelque chose. Je connaissais cette mélodie. J'étais sûr de l'avoir déjà entendue quelque part. Je prêtais désormais l'oreille pour mieux l'entendre. Dans mon esprit, j'essayais de fredonner la mélodie, en suivant chaque note qui sortait de son instrument. 59...58...57... Il n'en jouait en fait qu'une portion. La même portion. Il recommençait encore et encore, avec ses doigts qui allaient et venaient. Chaque note appelait la suivante. Plus je l'écoutais et plus il m'était impossible de trouver la mélodie... ou plutôt la chanson dont il tirait cette mélodie. J'avais l'impression qu'il ne reprenait pas son souffle, qu'il ne sentait pas le soleil dont les rayons étaient dardés à souhait. J'avais l'impression qu'il n'avait conscience que de la mélodie qu'il avait en tête. Pas du tumulte alentour, juste sa flûte et les trous à boucher. Tout à coup, les notes se faisaient beaucoup plus distinctes, beaucoup plus claires. Elles commençaient à couvrir le bruit des pots d'échappement, des moteurs, des cris des vendeurs ambulants... Je n'entendais plus que ces mêmes notes qui semblaient me demander quelque chose. Devant le vieil homme, il n'y avait pas de gamelle, pas de plat. Rien. Rien, qui pouvait contenir une aumône. Je n'avais d'ailleurs qu'une pièce de vingt-cinq francs en poche. J'eus honte. Devrais-je l'arrêter de jouer pour si peu ? 33...32...31...

Les autres devaient sans doute être fatigués d'entendre la même ritournelle. Ils ne l'observaient même pas. Chacun préoccupé par Dieu seul sait quoi. Je fredonnais, moi, encore cette mélodie dans mon esprit en tentant toujours de me rappeler ce qu'elle m'évoquait. 30...29... Pourquoi me semblait-il qu'elle me demandait quelque chose ? 28...27... Mais quoi ? Bon sang ! Fallait-il que je demande à l'un de ses gens quelle était cette mélodie ? 26...25... Ils ne voulaient certainement pas avoir à lui donner l'aumône. Je le savais, parce qu'il m'arrivait aussi – quand je n'avais pas de sous – de détourner le regard, de feindre ne pas voir, le panier censé recevoir la quête, que l'on tendait à l'église. 24...23...22...Ils devaient pourtant avoir en poche, juste une obole pour cette mélodie, jouée par cet homme et son instrument. Je jetai un regard autour de moi. 11...10...9...Ceux qui avait éteint leur moto l'avaient rallumé, et chauffaient le moteur. Les vendeurs et vendeuses commençaient à se faufiler entre les motos pour rejoindre les trottoirs. Je me tournai vers le vieil homme. Il s'occupait toujours à jouer sa mélodie dont personne – sauf moi peut-être – n'avait cure. Je levai la tête. Le compteur du panneau de signalisation signalait 3...2...1...

Le feu venait de passer au vert dans un tintamarre de klaxons frénétique, de bruits de moteurs congestionnés réclamant une vidange, et de tout le brouhaha qui donne vie à la circulation.

Mon Zém venait de mettre également sa moto en marche et nous allions reprendre notre route pour Tanmè. J'approchai un peu ma tête de son épaule. Il joue bien hein ? affirmais-je à mon Zém. Qui ça ? fit-il en tendant l'oreille vers moi. Il regardait à présent la direction dans laquelle je pointais mon index. Lui là, le joueur de flûte. C'est alors qu'il me fit comprendre que ce vieil homme, personne ne savait d'où il venait. Il venait souvent rester dans ces feux, assis sur son petit tabouret au bord de la voie, en faisant semblant de jouer de la flûte. – Semblant ? – Regarde, me disait-il, il ne souffle pas, ses joues ne gonflent pas, sa poitrine ne se lève pas. Il passe juste ses doigts sur son « cure dent », mais aucun son n'en était jamais sorti.

6...5...4...

Comptine d'un autre automne

Tariq Bou Omar

Elle avait encore le choix de renoncer. C'était l'aurore, et la lumière commençait à monter. Par intermittence des voitures passaient, le vent soufflait, et elle, elle se retournait pour s'assurer que personne ne la voyait. Elle marchait sur le pont. Elle portait une cape noire, une jupe noire, des bottes noires. Sa chevelure valsait, les papiers au sol tournoyaient, l'odeur de l'automne flottait. À un moment donné, elle s'est assurée qu'il n'y avait plus aucune voiture. Aucun passant. Aucun souffle. Pas le moindre vent. Le visage caché par un foulard noir et épais, elle s'est approchée de la rambarde. Elle les a pris et, froidement, les a jetés. Ça a pris moins qu'une seconde pour qu'ils soient plongés. Elle a vérifié que le fleuve les avait bien submergés, puis a suivi prestement son chemin, sans que personne ne s'aperçoive de rien.

À ce moment-là, elle a pensé à lui. Personne d'autre que lui. Elle avait juré de lui faire payer. Et là, tout ce qu'elle voulait, c'était de le voir pleurer.

*

Elle se souvient combien elle s'était réjouie lorsqu'il était venu demander sa main, cinq ans plus tôt. Ils étaient pauvres, tous les deux, mais elle s'était dit que le mariage allait tout changer. Que le bonheur viendrait avec le mariage, c'est ce que toutes les femmes lui disaient dans le quartier. Son bien-aimé, un mécanicien qui travaillait près de chez elle, lui avait promis de la rendre heureuse. De la traiter comme une reine. C'est ce que tous les hommes disent avant le mariage. Mais après les choses se transforment. La vie sous un même toit devient parfois insoutenable. Les promesses de joie, de satisfaction et de contentement se fanent.

L'important, c'est que la jeune fille et le jeune homme se sont mariés et, après une année, ils ont eu un garçon. Même s'ils semblaient toujours dans la détresse, ils avaient la foi que le nouveau-né ferait tout basculer. Que, grâce à lui, leur condition allait s'améliorer. Mais au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, la situation du couple s'aggravait. Les disputes croissaient et, paradoxalement, les choses se coraient. La femme se plaignait toujours de sa vie et se sentait insatisfaite.

Il me considérait comme une domestique, comme un objet ayant pour rôle d'évacuer ses désirs.

Mais malgré tout, il fallait qu'elle se taise, qu'elle patiente pour son enfant.

Deux années plus tard, elle est tombée enceinte encore une fois.

Ce n'était pas prévu, mais c'était une fille. Je me suis dit qu'elle pourrait donner de nouveaux espoirs pour notre relation.... J'étais vraiment stupide.

Les disputes n'ont jamais cessé.

Il me tapait, frappait, m'injuriait. Et puis, une nuit, à force de ne plus pouvoir le supporter, j'ai revendiqué le divorce.

Il a ri. Il a dit qu'il n'avait pas de problème, mais qu'elle allait le regretter. Il a juré de lui faire payer.

Je n'avais pas d'argent pour prendre un avocat. Je ne travaillais pas. J'étais analphabète. Je n'avais pas les moyens d'élever les enfants. J'étais tellement attachée à eux mais en même temps je ne pouvais plus vivre l'horreur que je vivais.

En fin de compte, ils ont divorcé et c'est lui qui a obtenu la garde des petits. Il aurait bien pu lui laisser la garde des enfants, lui envoyer de l'argent, chaque mois, mais il voulait la torturer.

Les jours passaient et je ne voyais plus mes enfants. Si jamais je venais pour les enlacer, ma belle-mère me chassait.

Un jour, j'ai parlé à ma sœur pour qu'elle joue un rôle de conciliatrice. Elle est allée chez eux et les a suppliés pour qu'ils me permettent de voir mes enfants. Elle leur a dit que j'étais une mère, que j'avais besoin de mes enfants et qu'ils avaient besoin de moi. Après une longue discussion, mon ex-mari a accepté : « Juste pour une seule nuit, il a dit, sinon je viendrai la tuer. »

Les enfants sont venus avec leur tante. Ils ont passé une belle soirée avec leur grands-parents. La nuit, la jeune mère était allongée à côté de son garçon et de sa fille. Elle n'a pas dormi. Elle réfléchissait. Elle se disait que cette nuit-là tout allait changer. Juste avant l'aurore, elle a mis ses enfants dans la poussette, serrés étroitement l'un contre l'autre. Le petit garçon s'est soudain réveillé et a demandé :

- Maman, tu nous emmènes où ?
- On va jouer un jeu, mes petits. Vous allez enfin voler comme de jolis oiseaux dans le ciel.

*

Elle avait encore le choix de renoncer. C'était l'aurore, et la lumière commençait à monter. Par intermittence, des voitures passaient, le vent soufflait, et elle, elle se

retournait pour s'assurer que personne ne la voyait. Elle marchait sur le pont. Elle portait une cape noire, une jupe noire, des bottes noires. Sa chevelure valsait, les papiers au sol tournoyaient, l'odeur de l'automne flottait. Alors qu'elle chantait une douce comptine, ses enfants dormaient. À un moment donné, elle s'est assurée qu'il n'y avait aucune voiture. Aucun passant. Aucun souffle. Aucun vent. Le visage caché par un foulard noir et épais, elle s'est approchée de la rambarde. Elle les a pris et, froidement, les a jetés. Ça a pris moins qu'une seconde pour qu'ils soient plongés. Elle a vérifié que le fleuve les avait bien submergés, puis a suivi prestement son chemin, sans que personne ne s'aperçoive de rien.

À ce moment-là, elle a pensé à lui. Personne d'autre que lui. Elle avait juré de le lui faire payer. Et là, tout ce qu'elle voulait, c'était de le voir pleurer.

{L'Irak choquée par la vidéo d'une mère jetant ses enfants dans le Tigre.

Les autorités ont arrêté la femme et récupéré les corps des enfants, âgés de 1 et 3 ans ;
l'incident serait lié à un divorce compliqué.

21 octobre 2020, 09:03}

Le rendez-vous

Adja Sy

Alioune est si beau quand il est concentré, droit sur sa chaise. Il est tard, mais son visage est légèrement éclairé par la lampe de son bureau. Son dos est légèrement recourbé. Ses larges épaules mettent en valeur son costume. Ses mains, grandes mais à l'apparence si délicates, tiennent les documents qu'il m'a demandés. Ses lèvres rosées sont légèrement retroussées. Il fait toujours ça quand il réfléchit. Son front se plie également. De ma chaise, en face, je peux observer chacune de ses rides. Elles disent l'histoire de l'entreprise qu'il a fièrement bâtie. En tant que Directeur financier, il a été le premier, le seul, à accepter de me donner du travail en tant qu'assistante dans son service, à mon arrivée en ville il y a quelques mois.

Tous les matins, je prépare consciencieusement ses rendez-vous. Je mets les dossiers en ordre. Je le décharge des tâches du quotidien. Je lui donne le temps de vivre. Je le laisse se plaindre des clients. J'aime lorsqu'il parle. J'ai alors le temps de l'admirer. Souvent, il s'arrête, soupire. Dans ces moments, je place discrètement ma main sur son épaule, je le rassure. Je suis la seule femme au bureau avec qui il échange. Travailleur et célibataire, il rentre souvent tard. Moi, je reste à ses côtés aussi longtemps qu'il le faut. Hier, remarquant son corps tendu, je lui ai proposé un massage des épaules. Il a accepté. Il était déjà 23 heures, nous étions seuls dans les locaux. Depuis, il évite mon regard.

Soudain, il relève la tête. Il me tend, avec un petit sourire, les documents qu'il vient de remplir. Sa main effleure la mienne. Un frisson me parcourt. Je le sens tressaillir. Alors que je me lève pour retourner à mon bureau, il m'interpelle enfin : « Khady, que dirais-tu d'aller dîner ? ». Mon cœur s'emballe. Mes doigts se crispent. Je garde les yeux fixés sur les documents, réprimant un sourire. Il continue : « Je sais qu'il est tard, mais nous avons énormément travaillé cette semaine. J'aimerais t'offrir à dîner, pour te remercier. » J'acquiesce l'air désinvolte, en levant les épaules : « Pourquoi pas ? Je te retrouve en bas dans cinq minutes, le temps de ranger un peu. »

Je rejoins mon bureau, me dirige vers la salle de bain. Je parfume légèrement mon chemisier. J'ouvre un bouton, puis deux. Je détache mes cheveux, qui tombent légèrement sur mes épaules. J'admire mon reflet. Je me demande ce qui a convaincu Alioune. Cela fait des semaines que je patiente. Peut-être a-t-il remarqué mes regards. Peut-être ma perte de poids. Au fond, peu m'importe. L'essentiel est qu'il me voit désormais. À partir de ce soir, il me verra en tant que femme.

Je récupère mon sac et me dirige vers les escaliers. Il m'attend dehors, près de sa voiture. Les sièges sont si doux, si confortables. Je ne suis jamais rentrée dans une voiture comme celle-ci. J'ai plutôt l'habitude des bus. Mais à partir de maintenant, il faut que je m'habitue à ce nouveau train de vie. Je me redresse alors sur mon siège. J'admire par la fenêtre les lumières de Dakar. Nous quittons le centre de la ville, quartier des affaires. Alioune est concentré sur la route. Il a mis le journal à la radio, ça parle encore de politique. Je me concentre sur le paysage, à la fenêtre. Les immeubles sont remplacés par une magnifique vue sur la mer. Je sens l'odeur de l'eau salée titiller mes narines. Le vent fait frémir mes tétons. J'inspire. J'ai mérité ce moment.

Après quelques minutes, nous arrivons dans une rue où s'enchaînent les restaurants chics. Je reconnais les enseignes, je les ai déjà vues en photo. À l'époque où je n'habitais pas en ville, j'admirais les photos de mes cousines sur les réseaux sociaux. Elles se pavanaient aux bras d'hommes qui avaient l'air riches et puissants. J'avais l'impression qu'elles se moquaient directement de moi. Chaque période de fête, elles m'envoyaient de l'argent. Leurs habits usés m'étaient également donnés. J'aurais tant aimé qu'elles me voient aujourd'hui marcher, près d'Alioune, vers cette belle porte dorée.

L'hôtesse nous dirige vers une table, au fond du restaurant. Parfait. Je dois rester prudente, et nous avons besoin d'intimité. Dans la pénombre, Alioune prend place face à moi. Il a été si silencieux pendant ce trajet. Je lui demande si tout va bien. Nerveusement, il chuchote : « Tu dois me comprendre. Cela fait déjà quelques temps que je voulais t'inviter. Tu me plais, j'aimerais que nous passions plus de temps ensemble. Mais je ne veux pas avoir de problème...je suis ton supérieur. ». C'est

avec un sourire que je lui réponds : « Alioune, tu n'as pas à t'inquiéter. Je t'apprécie beaucoup. Tu es un homme bon, respectueux. Personne au bureau, ni ailleurs, n'a à être au courant de notre rendez-vous. Profitons juste du moment présent. ». Il laissa échapper un soupir de soulagement. Je l'invite alors à commander au près du serveur. Notre rendez-vous se poursuit, comme dans mes rêves. Nous discutons, rions aux éclats. Je cache ma surprise devant les plats sophistiqués qui s'enchainent. Jamais je n'ai aussi bien mangé. Sa main enveloppe la mienne. Son parfum boisé chatouille mes narines.

Au moment de rentrer chez moi, une grande tristesse m'envahit, comme tous les soirs. Mais aujourd'hui au moins, un espoir est né. Alioune me dépose au bout de ma rue, je m'assure qu'il n'y a personne autour avant de descendre. Mes voisins sont avides de commérages. Il descend également, me fait la bise. Il sourit.

En regagnant ma porte, j'essaye de garder en tête les souvenirs de cette si belle soirée. J'ai du mal. J'entends d'ici les cris à l'intérieur. Je me décide à entrer. De suite, j'entends des pas se précipiter. Deux corps s'agrippent à moi, me criant : « Maman, maman ! » Je les embrasse. Derrière eux, Bachir m'attend. Les bras croisés, le visage renfrogné. Je crois l'entendre se plaindre de mes heures tardives, de mon travail qui me prend trop de temps. Il me rappelle que j'ai changé depuis que nous avons emménagé en ville. Que je me prends pour une citadine. Cette fois-ci, je ne l'écoute pas. Dans mon silence, je me remémore la soirée.

Demain, je reverrai Alioune.

Sur le chemin

Angelo Kounton

Au fond de lui, il le savait, depuis le début. En aurait-il été autrement? Quand il sait que dans ce labyrinthe, on ne revoit que peu souvent la lumière.

Dans le couloir de l'hôpital, il les avait suivis du regard. Nombreux, affolés autour de la civière qui fuyait entre leurs mains tremblantes. Vêtus de bleu ou blanc, ils s'affairaient auprès de lui vers les ultimes salles d'urgences. Une poche de solution incolore pendait au-dessus de sa tête, balançait dans une frénésie qui accélérât ses battements de cœur. Et pourtant, ils hurlaient le contraire. Lui, il le sentait, vif, ce cœur, qui cognait, faisait bourdonner la vie à ses tempes. Les lumières qui tapissaient le plafond l'aveuglaient, son odorat avait été perdu au moment du choc. Il était au moins sûr de cela. Il était aux urgences de l'Hôpital Central et reconnaissait sans peine ses murs peints d'un blanc brillant.

Dans l'ambulance aussi c'était pareil. Il n'y voyait rien, entendait à peine le son émanant de ceux qui l'avaient recueilli sur le goudron, presque en lambeaux. Il respirait alors à peine, mais pouvait sentir, quoique à peine, le mercurochrome distillé dans l'air.

Il revit ce moment fatidique, qu'il ne pouvait plus éviter. Cette rencontre qui abrégé le cours des choses belles, dirait-il. Pour une nouvelle vie, il perdait la sienne.

Ils l'avaient appelé un peu plutôt pour le lui annoncer. Elle avait accouché d'un autre lui, un deuxième Do rego. On lui avait fait écouter ses gazouillements, ses premiers jeux dans sa nouvelle existence. Et il en avait souri. Puis, elle l'avait rassuré que tout allait pour le mieux, pour elle et pour lui-aussi. Qu'il était robuste et teigneux comme il pouvait l'être parfois. Qu'il avait suffi de sa première tétée pour le savoir. Aussi, qu'il pouvait être fier d'avoir engendré un comme lui. Et il avait pleuré, puis ri. Elle lui avait aussi dit qu'elle comprenait qu'il ne soit pas là à cause du travail. Qu'ils étaient autorisés à sortir et donc qu'il pouvait aller les chercher, quand ça irait mieux à son niveau. Puis, elle avait raccroché, lui laissant ce goût d'inachevé dans l'âme, qu'il décida plus tard de combler, impatient de la voir, de le prendre, lui, dans ses bras.

Il sonnait midi passé de quelques minutes quand il démarra en trombe, excité, décidé à les rejoindre. Les invites des amis à trinquer n'y pouvaient rien. À la manufacture, chaque heure de pause était unique. Ils avaient voulu célébrer sa nouvelle paternité, avaient insisté sans pouvoir le décider à leur accorder quelques minutes de plus. D'autres auraient concédé quelques secondes. Mais, sur sa bécane il était parti. Comme un forcené.

Il n'aurait jamais pu s'en douter, qu'il venait derrière, celui-là. Il devait filer aussi vite que lui, voire plus. Sauf que celui qui conduisait n'était pas sous l'emprise d'une joie telle que la sienne. Celui-là, n'avait qu'un taux d'alcoolémie plus haut que la moyenne. Il avait bu. Et cela l'empêchait de le voir. Lui, par contre, ne voyait qu'eux deux. Il n'entendait que ses gazouillements qui le berçaient et le sortaient de la réalité.

Le crissement des pneus fut retentissant. Il put en entendre un bout, put tenter quelque chose. Quoi, il ne saurait le dire. Sur le coup, il lui avait semblé nécessaire de réagir, voilà tout. Comment aurait-il pu prévoir ? L'hôpital n'était plus qu'à quelques mètres, et malgré la distance, c'était comme si elle était là, près de lui. Comme s'il y était déjà, avait franchi son seuil et se promenait dans ses coins et recoins. Mais où chercher ? À qui demander ? Il semblait qu'on ne l'écoutait pas, qu'on ne le voyait pas. Il en était attristé !

Lorsque les secours étaient arrivés, un bout de sa cervelle coulait sur le goudron, qui le buvait sous un soleil ardent. Son corps, étendu, immobile, consternait les riverains attroupés. Délicatement, ils le ramassèrent. De la vie, occupait encore ses poumons, criaient-ils. Un brin d'espoir, pour qui ? Eux ? Ils n'en savaient rien. À l'hôpital, il n'avait pu les trouver. Il aurait pu, mais il n'en fut rien.

L'ambulance s'était brusquement retirée du paysage bondé de monde. Le choc avait obstrué la circulation. Le chauffeur du camion, perdu dans les dédales de la ville. Pris de peur, d'avoir peut-être écrasé une vie. Il roulait plusieurs tonnes et il roulait vite. On ne l'avait pas vu. Les policiers, partis à sa recherche, le retrouveront peut-être. Mais alors, suffirait-il qu'il soit menotté, mis en cage pour que justice soit faite ? Justice pour eux qui l'attendaient toujours à l'hôpital ? Ou pour eux qui l'avaient sanglé sur une civière et le conduisaient à l'hôpital, justement. Celui-là même où il devait se rendre. Celui-là où il serait déjà s'il n'avait été percuté. Il avait souffert dans l'âme quand ils l'avaient transporté vers les urgences. Il se sentait si seul. Il aurait

aimé qu'ils soient là, eux deux. Il aurait aimé les voir une dernière fois, avant qu'on l'y amène. Où ? Il ne saurait le dire. Il était déjà quelque part, lui.